

# Sortir de l'ombre

*Le témoignage, une victoire morale*



*"Il faut entendre l'intime de ces vies pour mesurer l'ampleur du traumatisme. La parole apparaît souvent comme le premier cap à passer pour avancer sur le chemin de reconstruction".*

Louis Guiramard



## Sommaire

Témoignage et récit oral.....	13
Carnet de formation vu par les journalistes.....	27
Témoignage oral: Carnet de pratique.....	83



*C'est la petite saison sèche, une pluie drue ruisselle sur le pare-brise. Un essuie-glace agité dévoile ci et là des moments de récits de vie.*

**Bukavu, au sud Kivu, en République Démocratique du Congo.  
Neuf femmes journalistes du Rwanda, du Burundi et de la République  
Démocratique du Congo ont pris part à un atelier radiophonique d'une  
semaine sur les violences faites aux femmes. Cet atelier est organisé  
par l'institut Panos Paris.**

## ■ Avant Propos

Quotidiennement, partout dans le monde et notamment en République démocratique du Congo, au Burundi et au Rwanda, les violences sexuelles brisent la vie de milliers de personnes. Traumatisés à jamais, des femmes, des hommes et des enfants voient en quelques minutes leur avenir anéanti. Physiquement et moralement humiliés, ces victimes doivent en plus surmonter la honte et la stigmatisation. Une triple peine.

Dans le cadre du Projet "Ondes des Grands Lacs" mis en œuvre par **l'Institut Panos Paris, l'Association des femmes des médias du Sud Kivu (AFEM/SK), l'Association rwandaise des femmes des médias (ARFEM) et l'Association des femmes journalistes du Burundi (AFJO)** ont entrepris de lutter contre la banalisation de ces souffrances, trop souvent de mise dans leurs pays respectifs au lendemain des conflits qui ont ravagé la région des Grands Lacs.

Pour ces femmes journalistes, la lutte prend la voie du témoignage.

Pour les accompagner dans ce travail d'écoute, l'Institut Panos Paris a fait appel à **Isabelle Seret**, journaliste belge. Son parcours au sein de la RTBF (Radiotélévision Belge Francophone) lui a permis de croiser, au fil des projets journalistiques, des individus en situation précaire: vie dans la rue, perte d'emploi, santé mentale fragilisée...

Cet intérêt pour l'Homme mènera progressivement Isabelle au témoignage oral et au récit de vie.

Ces liens entre un vécu d'infortune traumatisant et la société l'ont d'ailleurs conduit à entreprendre, de 2001 à 2006, des collectes de mémoire dans les camps de réfugiés palestiniens au Proche-Orient et d'autres aux frontières du Haut-Karabagh où une population défavorisée en Arménie vit dans les reliquats de l'Union Soviétique.

*"Le récit de vie n'est pas la vie, en effet le rapport au temps est différent. On peut prendre deux heures pour relater un événement qui s'est passé en cinq minutes, ou au contraire résumer dix ans de sa vie en quelques minutes. Si nous voulions faire le récit complet de notre vie, la vie n'y suffirait pas. Il y a donc forcément toujours un choix, une sélection qui s'opère lorsque nous racontons. De plus, nous pouvons donner des versions différentes des mêmes événements. Il s'agit toujours d'une reconstruction parmi une multiplicité de lectures possibles".*

En témoignage, la méthodologie du récit de vie s'avère particulièrement pertinente auprès des personnes fragilisées, en situation précaire ou victimes de traumatisme, car le récit, co-construit, donne une forme à ce qui est arrivé et devient une stratégie pour affronter le traumatisme. Sobrement, avec pudeur et respect, accompagné par Isabelle et guidé par l'espoir que cette écoute puisse cicatriser certaines blessures, ce groupe de femmes journalistes est parti à la rencontre des victimes de violences sexuelles.

Cette publication raconte ces moments d'écoute. Elle nous précise également par quelle approche méthodologique les journalistes sont arrivées à ce résultat. Enfin, elle ne pourra faire l'impasse sur les multiples questionnements les ayant tiraillées tout au long de cet exercice introspectif renforçant inévitablement le processus de paix et de réconciliation entre le Burundi, le Rwanda et la RDC.

Plus que jamais, par le biais de cette intervention et de l'ensemble de leurs activités quotidiennes\*, l'AFEM/SK, l'AFJO et l'ARFEM protègent le droit des femmes et luttent contre les violences et les discriminations. Nous saluons leur détermination et leur engagement permanent à assurer la promotion des femmes au Rwanda, au Burundi et en RDC. Nous remercions également Isabelle Seret pour son investissement à leur côté et la qualité de son apport méthodologique relatif au témoignage oral.

***L'Institut Panos Paris***

\* en témoigne les productions journalistiques disponibles dans le DVD inséré dans cette publication

## ■ **Témoignage orale et récit de vie**

Le témoignage oral acte de ce qu'une personne a vécu et offre une source précieuse d'informations, non pas tant par sa teneur factuelle (événements, dates...) que par sa valeur personnelle c'est-à-dire les perceptions et les sentiments que ces phénomènes engendrent chez l'individu. Chaque témoignage lie le témoin aux événements sociaux et politiques qui codifient la production de son récit. Ces récits ont souvent la particularité de vouloir signifier que quelque chose peut encore advenir.

Dans ce projet, il s'agit de mener une campagne de sensibilisation contre les violences sexuelles à travers le témoignage de femmes victimes en République démocratique du Congo.

La campagne se construit sur base de ces témoignages, sur ce que c'est de vivre en tant que femme victime de violences sexuelles, en tant que femme stigmatisée, en tant que femme traumatisée, en tant que femme parfois devenue mère, en tant que femme dans une communauté patriarcale...



Je peux témoigner, grâce aux récits recueillis, qu'il y a toujours des viols au Sud-Kivu, liés au contexte de guerre qui a sévi dans la région. Je peux témoigner qu'il y a toujours un grand besoin de soutien en aide médicale, psychologique et en réinsertion de la victime dans sa communauté. Je peux, grâce au témoignage, aller du plus *intime* au plus politique, du singulier au général.

Le terme témoigner est à entendre comme *devenir le témoin du témoin*. Dans ce sens, la démarche est particulière.

L'écoute est centrée sur la personne. Cela demande un effort pour ordonner et pour comprendre une expérience, qui plus est, est traumatique. Car être le témoin du témoin signifie que je vais me porter garant de ce témoignage auprès



de la société. Le témoignage prend alors une forme et une fonction analogique à ce qu'il peut opérer en justice.

La définition du mot dans le dictionnaire Robert est:

*"Une déclaration de ce qu'on a vu, entendu, perçu servant à établir la vérité".*

Cette définition fait une place à la subjectivité et illustre parfaitement le caractère privé et public du témoignage.

Régine Waintraks définit le témoignage comme un processus de cocréation qui prend place entre le témoin et le témoignaire sur fond de mandat de groupe.





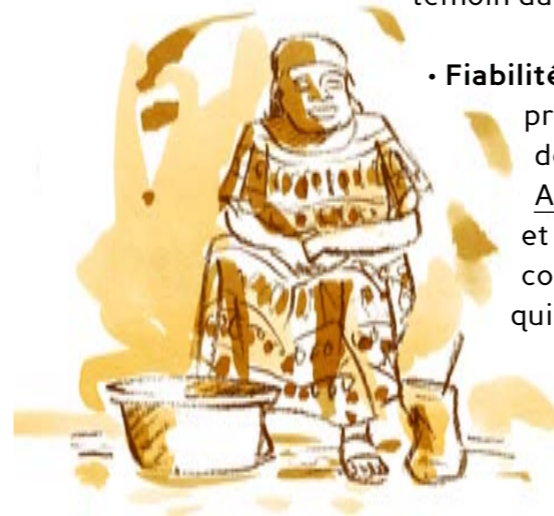
A nous d'y ajouter les ingrédients nécessaires, une éthique et un cadre pour que, d'une conversation, naissent un témoignage oral.

Les participantes se découvrent le temps d'une formation. Elles échangent en toute simplicité, confrontent leurs expériences. Les questions fusent naturellement. Nous sommes au vif de l'entretien.

## ■ Méthodologie

Ma méthodologie, basée sur celle du récit de vie développée à l'Université de Chicago dans les sciences humaines au début du XX<sup>ème</sup> siècle, repose sur un contrat et **3 concepts** issus des travaux de **Régine Waintrater** mis en lien avec le projet de code de déontologie pour les journalistes.

Le témoin a besoin de s'assurer que le journaliste endossera le rôle de témoin du témoin, à savoir:



- **Fiabilité morale**, c'est la conscience de l'éthique professionnelle du journaliste, qui se veut responsable de ses actes.  
A titre d'exemple: il n'abuse pas de l'état de faiblesse et de détresse de la personne. Il a conscience des conséquences positives ou négatives des informations qui seront restituées et a l'impératif de ne pas nuire.

- **Fiabilité relationnelle**, c'est-à-dire le contrat et le cadre instituant le respect du témoignage.

A titre d'exemple: le journaliste vérifie le volontariat et la libre implication de son témoin. Il propose des conclusions qui ne peuvent être que provisoires, il est attentif aux critiques et suggestions et les prend en compte dans sa réflexion en vue de co-construire le témoignage. Il travaille sa *neutralité* c'est-à-dire qu'il a un regard méthodique, une distance sur ses options et opinions, passions et préjugés. Les fautes graves sont le mensonge et l'altération de l'information.

- **Fiabilité de connaissance**, un point qui trouve son origine dans les fondements même du métier, c'est-à-dire le savoir qui consiste à rechercher, vérifier, situer dans un contexte, hiérarchiser et mettre en forme les supports afin de les diffuser à un public. L'objectif étant de créer un contrat de confiance entre le journaliste et son public.

Cette responsabilité vis-à-vis du public qui prime sur toutes autres, y compris ses employeurs et les pouvoirs publics, s'applique au témoin. Celui-ci doit en effet ressentir que vous savez de quoi vous parler.

**Josette Zarka** nous enseigne que:

*"L'un des premiers impératifs, dans le contrat tacite qui s'institue entre le survivant et l'interviewer est que ce dernier ne cherchera pas à donner du sens à l'incompréhensible et encore moins à juger, il ne cherche qu'à entendre".*

Ses travaux sur l'écoute de récits au contenu traumatique me servent aussi de références. Nous sommes loin de la posture journalistique dite d'enquête, investigatrice.

Une victime, elle-même témoin, donne son récit à un écoutant qui devient le témoin de ce témoin. L'un a subi la situation, l'autre assiste à une scène qu'il tente de voir.



Là est le cœur de la méthode. Nous avons tous une manière d'interroger, de questionner. Elle est issue des relations interpersonnelles observées et vécues dans notre enfance et est fortement influencée par le cadre de travail dans lequel nous évoluons. Il est important de savoir quels types de questions nous avons tendance à formuler car certaines d'entre elles amènent une manière de répondre et induisent des attitudes.

Il n'y a pas de bonne ou mauvaise manière, le tout est de se connaître et donc d'entreprendre ce travail de réflexion sur soi.

C'est ce que nous avons expérimenté tout au long de l'atelier, une meilleure connaissance de sa manière d'être pour augmenter les capacités de ses savoirs faire, capacité relationnelle, capacité d'écoute, capacité rédactionnelle.

***Isabelle Seret***

## Carnet de formation vu par les journalistes

Josélyne Kwizera, Peace Hillary, Agnès Sadiki, Emma Claudine Ntirenganya, Nadine Muhorakeye, Sylvie Bora Rubenga, Tijara Kabembera, Salomé Ndayishimiye, Pascaline Zamuda.



Cet écrit collectif est le reflet de ce que nous avons vécu durant cette semaine de formation avec pour souhait de mener une campagne de sensibilisation et d'*unir nos voix avec celle des victimes pour ne plus en faire qu'une et dire stop, stop aux violences faites aux femmes.*

## Jeudi

Nous nous rencontrons vers 18 heures, la veille du début de la formation. Les unes se connaissent, les autres font connaissance. Pour certaines le trajet a été long, 6 heures de bus, pour d'autres, leur foyer les attend à Bukavu même. Nous échangeons sur les attentes, les motivations à poursuivre cette semaine intense en émotions et en nouveaux acquis. En effet, la thématique nécessite de rencontrer des victimes de violences sexuelles. Il s'agit d'apprendre à entendre l'inaudible et faciliter son expression.

💡 *C'est une très bonne initiative, dit d'une voix réjouie une journaliste burundaise, que l'on puisse être réunies aujourd'hui pour une même cause. Il y a des gens qui disent: la guerre qui persiste ici c'est le Rwanda qui pourrait en trouver une solution. Pour moi une solution, c'est de se lever ensemble en tant que femmes journalistes sensibles à la question de la femme congolaise qui est en train de souffrir, d'être retirée de sa dignité. Nous avons une grande responsabilité pour éveiller la conscience de nos autorités, de la société civile surtout parce que tout commence par elle, la société civile, pour changer la société.* 💡

## Vendredi

Nous notons et partageons sur de grandes feuilles nos objectifs.

💡 *Rencontrer d'autres femmes des médias pour partager nos expériences - Faire un magazine bien habillé, professionnel, unique en son genre - Avoir beaucoup de témoignages (pour son pays) à diffuser - Pouvoir produire un magazine qui trouve des solutions d'éradication des violences faites aux femmes - Constituer un hymne des Grands Lacs...* 💡

Toutes occupées à résumer nos attentes exprimées la veille, nous n'avions pas remarqué l'invité de marque qui s'était glissé dans nos locaux. Le Ministre Provincial de l'Education, des affaires socioculturelles et de l'Information, Monsieur **Norbert Matwara Nzabazande**. Sa présence manifeste l'intérêt des autorités pour notre campagne. Son discours est un réel soutien à la profession.



Monsieur **Norbert Matwara Nzabazande**,  
Ministre Provincial de l'Éducation, des affaires socioculturelles et de l'Information

Il m'est indispensable d'exprimer ma gratitude aux initiateurs de cet atelier, combien louable, compte tenu de l'impact très négatif des violences faites aux femmes sur la paix et la sécurité dans la région; fait qui ternit l'image des générations actuelles et celles futures. Les enfants nés de ces violences en sont une illustration. (...) Grand est mon espoir de voir les médias sensibiliser la population des Pays des Grands Lacs sur ce fléau et surtout sur l'attitude de dénonciation à adopter par tous de tout acte ou tentative de violation à l'endroit de nos semblables. (...) Nous saluons de tout cœur le jumelage entre les Femmes des Médias des Pays des Grands Lacs: fait qui vise le rétablissement, longtemps attendu, de la paix car dit-on: "il n'y a pas de développement sans paix".

Les pages qui suivent illustrent comment d'une envie, celle de dénoncer les violences sexuelles sur base de témoignages oraux, un travail collectif nous a permis de réaliser ce magazine qui marquent notre solidarité **et une avancée en information dans le temps et dans l'espace (Grands Lacs) et qui brosse les réalités (processus et état des lieux des violences sexuelles)** souligne une participante.

Pour comprendre la problématique dans sa globalité, trois experts en provenance du Rwanda, du Burundi et du Sud-Kivu nous ont rejoint. Les experts apportent une vision très variée de la problématique ce qui ne facilite pas une compréhension globale de la thématique.

- ▶ Celui de **Chouchou Namegabe**, *coordinatrice de l'association des femmes des médias du Sud-Kivu*, est éprouvant. Le groupe est absorbé et submergé par l'émotion qu'engendrent les faits qu'elle décrit.
- ▶ Celui d'**Elie Nizeyimana**, *juriste de HAGURUKA au Rwanda*, montre l'évolution des lois en matière de protection et droits des victimes.
- ▶ Celui de **Joseph Muzizi**, *Président de la Coalition des Hommes contre les Violences faites aux Femmes Burundi*, sera consacré aux violences en général, de l'inceste à la violence conjugale, en passant par la zoophilie.

C'est un atelier pour les hommes journalistes qu'il faudrait animer. Ici, vous serez entendues comme étant des féministes! Ce sont les hommes de cette société patriarcale qu'il faut atteindre. Il ne faut pas les exclure de la thématique. Au contraire, ils doivent la porter.

Joseph Muzizi est très impliqué et son interpellation à notre égard sonne juste.

Articles des participantes sur base des rencontres



Dans sa présentation, l'orateur présente les quatre formes de violences faites aux femmes: **physique, psychologique, sexuelle et économique**. Cependant un accent particulier est mis sur les violences sexuelles, qui tirent leurs causes profondes dans le patriarcat et autres relations de domination et de subordination. La destruction de la vie, la fracture des familles, des communautés et le frein du développement en sont les conséquences immédiates. Monsieur

**Joseph Muzizi** présente les résultats d'une enquête menée en 2008 par le Ministère ayant en charge les droits humains et le Genre, qui font état des principales victimes de violences sexuelles:

les filles 44%,  
les femmes 38%,  
les fillettes 17% et  
les hommes 1%.

Josélyne et Salomé

Quand Elie Nizeyimana prendra à son tour la parole, Emma-Claudine se propose de relayer son exposé. Elle intitulera son écrit:

### **Lutte contre les violences sexuelles faites aux femmes, le Rwanda donne l'espoir.**

Car on constate que la violence sexuelle faite aux femmes y diminue, de 514 femmes victimes en 2007 à 150 pour l'année 2010 selon la police rwandaise. Comme la présentation d'Elie Nizeyimana l'indique, ce n'est qu'en 2009 que le législateur rwandais adopte une loi, la loi numéro 59/2008, portant sur la prévention et répression des violences basées sur le genre. Cette loi définit ce qu'il faut entendre par ces violences, "comme tout acte exercé contre une personne que ce soit de caractère physique, psychologique, sexuel et économique du

fait qu'elle est du genre féminin ou masculin. Un tel acte cause une privation de liberté et de mauvaises conséquences. Cette violence peut être commise à la maison ou ailleurs". Cette même loi énumère bien de faits devant être considérés comme violences basées sur le genre et leurs répressions, y compris la violence conjugale. Cette situation n'a pas été toujours la même, parce que dans le Rwanda d'hier, même les textes législatifs punissaient différemment certaines infractions faites par les hommes et les femmes. Notamment l'adultère dont le code



pénal rwandais infligeait la peine d'emprisonnement d'un mois à une année pour les femmes alors que la même infraction commise par un homme prévoyait une peine d'un mois à six mois!

Ce n'est pas seulement cette loi qui a été élaborée pour essayer de diminuer les violences sexuelles commises aux Rwanda, parce qu'il y a eu aussi la loi numéro 27/2001, selon laquelle le viol sur mineur consiste dans le fait de faire les rapports sexuels à une personne de moins de 18 ans quel que soit la façon dont ces rapports ont été faits et quel que soit l'objet utilisé.

La présentation d'Elie souligne que ces violences se traduisent dans les causes de divorce et ou de séparation de corps, souvent exercés par les conjoints qui ne veulent pas traduire leurs partenaires devant les juridictions répressives. Il ajoute que beaucoup de rwandais ignorent encore que ces lois

existent, ce qui pousse les auteurs à continuer de commettre ces viols, et les victimes à taire les violences qu'elles ont subies. C'est ainsi qu'Elie encourage les médias à aider le gouvernement rwandais et la société civile à promulguer ces lois à leur audience.

Cela dit, on ne partirait pas sans citer les violences sexuelles commises avec atrocité durant le génocide contre les tutsis en 1994, dont certains auteurs ont été punis par les juridictions Gacaca, ou le Tribunal Pénal International pour le Rwanda cis à Arusha, bien que certains auteurs de ces viols n'ont pas encore été capturés, étant toujours en refuge partout dans le monde, et surtout dans les forêts de la République Démocratique du Congo.

Emma-Claudine

Ces présentations nous rappellent combien la justice est un partenaire essentiel dans la lutte contre les violences sexuelles. Elle est là pour rappeler la règle, retrouver la norme dans les pays traversés par les guerres civiles et les conflits. La justice réintroduit l'interdit, le tiers. Elle sépare l'agresseur de la victime, la victime de sa souffrance et l'agresseur de son crime. Elle est une instance symbolique qui accorde reconnaissance et réparation et est indissociable du bien vivre ensemble. Très studieuses, nous rédigeons ces articles. Nous ne sommes pas formées en presse écrite mais, conscientes de l'importance de laisser une trace, un document qui perdurera, nous nous essayons. Chacune découvre son style, copiant des extraits des entretiens menés, savourant un texte bien agencé. Brav la grammaire et l'orthographe, le travail se fait. Il y a là un média que nous ne connaissons pas et que toutes nous souhaitons apprivoiser!

L'article de **Pascaline** issu de l'exposé sur les violences sexuelles en République démocratique du Congo offre l'avantage de cerner la problématique et de présenter des pistes d'investigation.

## **Pour parler des violences sexuelles, il s'avère impérieux de situer leurs origines dans le temps.**

De 1994, l'année qui a marqué le déclenchement du génocide au Rwanda, à ces jours, il ne manque pas d'occasions et prétextes qui sont à la base de plus d'un cas de violences sexuelles. Parmi les causes des violences sexuelles évoquées il y a l'entendement que le viol est utilisé comme une tactique de guerre pour anéantir la communauté et que les violeurs poursuivent comme objectifs de faire peur et poussent les populations au déplacement. **"Faire peur à travers le corps des femmes, utiliser le corps des femmes comme champ de batailles"** avec pour finalités l'exploitation illégale des ressources, l'occupation des terres grâce à des guerres à répétitions et une insécurité persistante. Ces actes sont d'une telle atrocité qu'ils laissent des graves traumatismes tant physiques que psychologiques et socio-économiques:

- **Sur le plan physique et sanitaire:** coups, blessures, brûlures, MST/VIH, fistules, grossesses non désirées...
- **Sur le plan moral et psychologique:** traumatismes et stigmatisation
- **Sur le plan économique:** vol et pillages des biens, abandon d'activités

En marge des conséquences nous pouvons noter les différentes formes qui ont été utilisées pendant les périodes de conflits: viols systématiques en masse, agressions sexuelles assorties de coups et brutalités voire tortures, viols des bébés de 9 mois à 3 ans, esclavage sexuel au profit des combattants, prostitution, mariages et grossesses forcés... Notons que des efforts s'inscrivent dans la prise en charge des victimes des violences sexuelles.

Pascaline

Ce bref résumé, nous servira de plan pour penser le magazine et prendre les premiers contacts à savoir:

- un entretien avec **une référence du monde médical**,
- un autre avec **un psychologue**,
- un troisième avec **une association** œuvrant à la réinsertion économique et communautaire.

À la fin de ces trois exposés, une journaliste congolaise se dit réjouie par l'engagement des consœurs du Rwanda et du Burundi:

“ Ce que moi je juge très important pour cet atelier, c'est que nos consœurs rwandaises et burundaises nous ont promis de nous aider et de mener un plaidoyer pour éveiller la conscience des dirigeants afin de mettre fin à ces atrocités et que la question des violences commises sur les femmes congolaises est prise en compte dans nos trois pays. ”

Nous reviendrons sur ces trois exposés pour affuter notre pratique journalistique, et sans jugement aucun sur le travail des intervenants, développer l'écoute critique: Qu'en est-il exactement du Burundi, après cette généralisation de la problématique? Avons-nous une idée plus précise du type de violence que nous voulons traiter? Les fortes émotions suscitées par l'exposé au Sud-Kivu, nous permettent-elles de prendre du recul? Les statistiques très optimistes du Rwanda sont-elles à prendre telles quelles?

La ville de Bukavu plongée dans ces violences durant de nombreuses années a vu une profusion de nouvelles structures d'aide. C'est une des raisons pour laquelle l'atelier se situe dans cette ville, pour nous faciliter les contacts dans ce temps de formation relativement court. Mais avant de prendre contact, il nous fallait en premier lieu, répondre à ces questions:

### Quel sujet ?

Des femmes victimes de violences sexuelles. Mais il nous restait à définir quel type de violence. Ce n'est pas un groupe homogène. Nous optons majoritairement pour cibler la campagne en faveur des femmes victimes de violences sexuelles en tant qu'arme de guerre. L'exposé sur ces faits nous a toutes profondément indignées.

### Où les rencontrer ?

Dans des institutions qui les prennent en charge tout en sachant qu'il s'agira d'un type particulier de victimes, celles qui auront des soins physiques spécifiques ou une aide particulière. Nous ne sommes pas à l'abri d'enjeux éthiques en effectuant ce choix, celui de veiller à l'influence institutionnelle, celui de s'assurer du consentement libre de notre témoin et des répercussions éventuelles que son témoignage pourrait avoir avec pour principal objectif de ne pas nuire. C'est en pareil moment que peuvent entrer en contradiction la finalité du témoignage et le respect de la personne. Cette question toute simple, le choix de l'interlocuteur, relève à la fois de l'éthique et de la démarche de recherche, du repérage.

### Comment les rencontrer ?

Parmi les participantes, l'hôpital de référence, l'hôpital de Panzi fait l'unanimité. C'est un allié sérieux et précieux dans la lutte contre les violences faites aux femmes. Un contact est pris, le **Docteur Denis Mukwege**, touché par l'engagement des femmes des médias accepte de nous recevoir demain samedi en fin de matinée.

Un guide pratique, la méthodologie que nous avons appliquée, se trouve en fin de carnet.

## Samedi

Le **Docteur Denis Mukwege** nous accorde vingt minutes de son temps et met à notre disposition son attachée de presse pour d'autres demandes. En témoignage oral, au lieu de consacrer ces vingt minutes à se renseigner, nous allons les utiliser pour comprendre comment le docteur Denis Mukwege vit cette problématique, comment lui la perçoit.

A nous de nous renseigner au préalable par d'autres canaux: les articles issus des exposés des experts et un article sur le net rédigé par Evelyne Josse ont été épluchés et débattus en groupe. Nadine a aussi prévu de rencontrer le Docteur Nene responsable des soins physiques à l'hôpital de Panzi.

Nous voilà prêtes pour la rencontre, non plus pour chercher l'information (quelles sont les conséquences de ces violences? Les fistules restent-elles le problème majeur?) mais bien pour l'éclairer d'un regard humain.



Photo de Sven Torfin

Une femme après avoir été violée, elle devient vulnérable, elle a peur de tout le monde, elle n'a plus confiance en elle-même et elle ne croit en personne. Je crois que la première chose à faire c'est la remettre en confiance. C'est lui donner cette possibilité de sentir que malgré ce qui lui est arrivé, elle reste femme, qu'on a voulu la détruire, mais qu'elle reste femme, et qu'elle peut se battre avec les armes qu'elle a. Et c'est très important de remettre cette confiance à la victime. Et je pense que c'est la porte d'entrée de toutes les autres prises en charge.

D'emblée, le **Docteur Denis Mukwege** laisse sa blouse blanche au vestiaire et nous confie son vécu.

Je ne serais pas honnête de dire que je peux être indifférent, je suis marié, père de quatre filles, et je suis tout à fait humain, et je peux être affecté bien sûr, je crois que la souffrance n'a pas de limite...

## On peut qualifier ces viols comme outils de guerre.

Le Docteur Denis travaille dans la région de l'Est de la République Démocratique du Congo depuis 25 ans en tant que gynécologue obstétricien. Il affirme n'avoir jamais traité des victimes de viol commis avec autant de torture avant ces guerres commencées par l'entrée en masse des réfugiés rwandais en 1994. Ces cas de viol étaient nouveaux: "non seulement ces femmes avaient une histoire stéréotypée qui consistait en une phase où elles étaient violées par plusieurs personnes, mais aussi après le viol elles subissaient des tortures, et en fait on pouvait observer au niveau des organes génitaux des signes physiques de ces tortures!" On peut qualifier ces viols comme outil de guerre.

La première femme soignée par le Docteur Denis avait été violée à 500m de l'Hôpital de Panzi. Après l'avoir violée, on avait

tiré des balles aux niveaux de ces organes génitaux en position jambes écartées, position imposée par ces malfaiteurs, ce qui avait causé des lésions multiples au niveau de la vulve, de l'urètre, de la vessie, du vagin et du rectum. Toutes les conséquences physiques de ces viols ne se soignent pas totalement. Il y en a beaucoup qui laissent derrière des conséquences physiques: "les femmes devenues incontinentes, par exemple, leur insertion sociale est très difficile parce qu'elles sentent mauvais. Elles perdent les urines, les matières fécales; et pour beaucoup d'entre elles, c'est un handicap qui les empêche de pouvoir se réinsérer dans la communauté". Ces femmes ne pouvant plus se contrôler, beaucoup d'entre elles se privent de manger et de boire. Mais que dirait-on des médecins qui soignent

ces victimes? Sont-ils à l'abri de ces souffrances se déroulant devant eux jour et nuit? Dr Denis répond: "...je crois que lorsque vous voyez ces petites filles qui ressemblent bien aux vôtres, mais qui elles n'ont pas eu seulement la chance d'être protégées comme les vôtres, ça vous affecte. Et c'est pour cette raison que je crois que c'est un problème qui

nous concerne tous, il ne faut pas attendre que ça arrive chez vous à la maison, il faut se battre puisque c'est un grand mal, très grand mal, et que malheureusement il y a une tendance à la banalisation".

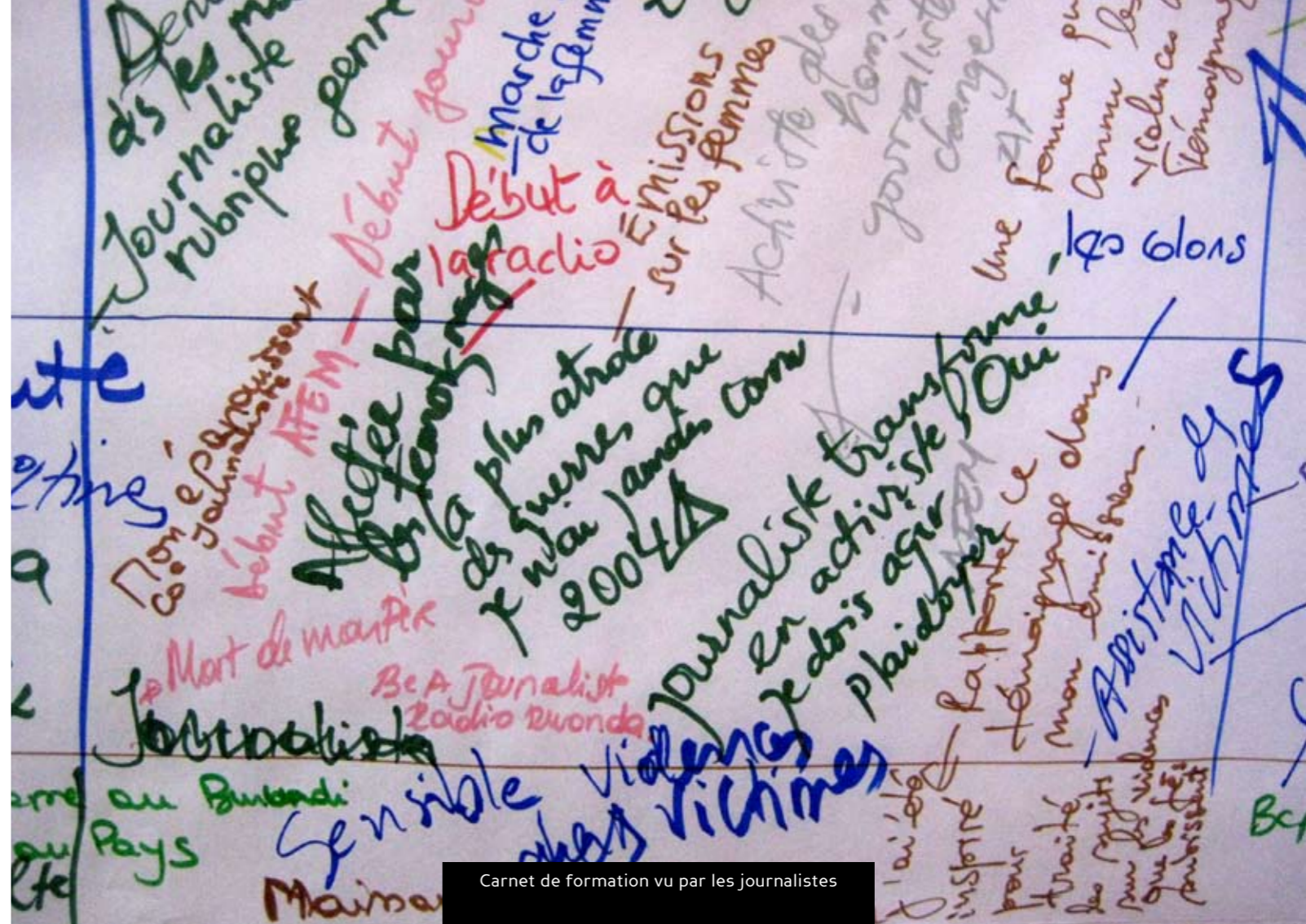
Emma-Claudine

Nous avons ici récolté un très beau témoignage, un témoignage empreint d'humanisme. Le **Docteur Denis** nous raconte comment il vit, ressent cette situation en tant que docteur mais aussi en tant que parent, en tant qu'habitant des Grands Lacs en tant qu'humain fraternel qui nous interroge, face à ces atrocités, sur le comment vivre ensemble. Nous décidons l'après-midi de travailler avec les experts sur ses réflexions:

**Je suis tout à fait humain, et je peux être affecté bien sûr...  
c'est un problème qui nous concerne tous.**

En récit de vie, un préalable est de s'interroger sur les motivations, projections, affects que nous entretenons avec le sujet. Un témoignage oral, nous a appris notre formatrice, est un récit qui conjugue une réflexion du sujet sur sa vie et la description des événements auxquels il a été mêlé. Le journaliste devient le garant de ce récit. Il est donc essentiel, pour être garant du récit, témoin du témoin, que la relation interpersonnelle s'établisse sur un principe d'altérité d'autant que les victimes ont vécu la déshumanisation. A nous alors de nous interroger... Notre formatrice nous propose de travailler sur un support: la ligne de vie. Sur une feuille longue de 3 mètres, 3 lignes parallèles sont au préalable tracées avec pour consigne d'indiquer des événements marquants, faits de violence, qui ont marqué notre trajectoire d'un point de vue personnel, professionnel et historique.

La ligne personnelle a pour objectif de conscientiser qu'il n'est pas aisé de parler de soi, de son intime. Cependant, afin de témoigner, nous demandons aux victimes, de révéler l'intime, un intime aux frontières de l'indicible. Il s'agit ici de l'expérimenter et d'accepter, comprendre les silences, les réticences, les protections, tous mécanismes et stratégies que nous développons quand il s'agit de socialiser nos intimes. Cette prise de conscience est indispensable avant de rencontrer une personne en détresse et/ou traumatisée.



Carnet de formation vu par les journalistes

Ce support offre l'opportunité de poser nos différences personnelles, sociales, historiques quant à notre implication dans la lutte contre les violences faites aux femmes et de prendre conscience que les facteurs socio-historiques et psychologiques ont et continuent à façonner notre engagement et notre trajectoire sociale. Il est aussi de reconnaître que notre histoire nous engage en tant que femme, en tant que journaliste, en tant que membre d'un tissu social, d'une nationalité... Nous recevons la consigne en silence. Il y a tant à dire de nos vies et rares sont les espaces qui le permettent, l'autorisent. Jusqu'où dire qui je suis, comment je pense... Il faudra cinq bonnes minutes plongées dans nos réflexions avant que l'une d'entre nous ne commence... Durant plus de 80 minutes, nous tissons des liens, déliions des fils, croisons nos parcours... Par l'intermédiaire de nos lignes de vie, nous prenons peu à peu conscience que nous sommes issus d'une histoire et que nous produisons, en tant que journaliste, aussi cette Histoire et que l'objectivité consiste à analyser en quoi ma subjectivité intervient dans la production de la connaissance.

**En quoi notre rôle peut contribuer, dit Vincent de Gaulejac, à empêcher que cela recommence comme un service rendu à la collectivité pour renforcer une solidarité active contre le mal.**

C'est une ligne de vie collective faite d'histoires de vie enchevêtrées, les histoires des unes se mélangeant aux histoires des autres en reflet à la situation géopolitique.

Nous sommes subjugués par ce constat, un rien bouleversés, certains expriment le désir de clôturer la journée sur l'émotion qui nous rassemble. Le local semble trop petit pour contenir le travail effectué.



- “ C’était un fil de vie désordonné. Mais là je viens de dire il y a eu cette date, mais il y avait eu celle-là avant... J’ai fait des liens. ”
- “ Cela réveille en moi des souvenirs d’enfance et mon engagement dans cette lutte en me battant dans le contexte de mon pays. J’ai vu comment j’avais évolué, d’enfant battue, je me suis engagée comme journaliste, et vu le contexte de guerre et de violence, je suis devenue activiste. ”
- “ C’est ma période, celle de ma vie et je me suis impliqué au niveau professionnel... Mais cela peut avoir des répercussions sur moi et... de se retrouver dans son histoire personnelle, après analyse, je vois que je suis aussi une victime... ”
- “ Il y a quelque chose qui nous concerne soit en tant que femme, soit en tant qu’habitant de pays qui sont rapprochés, qui ont les mêmes réalités de par la politique, de par l’économie et parce que nous sommes collés. Mais les femmes journalistes se sont données une autre voie, celle de témoigner. ”



Cette étape a soudé le groupe et permis d’envisager le passage à l’espace public c’est-à-dire travailler ensemble à l’élaboration de la campagne et nous rappeler notre responsabilité individuelle et collective par rapport au “vivre ensemble”.





## Dimanche

Trois jours d'atelier et ce jour de congé tombe à pic pour nous reposer. L'ambiance est conviviale, nous avons longuement apprécié un copieux déjeuner, poissons du Lac Kivu, brochettes de chèvre, fufu, mangues... et nous décidons malgré la fraîcheur de ce mois de février d'aller siroter une boisson le long du lac. Faire un brin de sport, paresser, retrouver des activités quotidiennes pour soutenir les émotions apportées lors des journées de formation. **C'est un dimanche marqué par le fou rire.**

## Lundi

Il est huit heures trente, c'est le début de la semaine. Avant de s'aventurer sur le terrain, notre formatrice nous propose un deuxième support, un dessin qui nous permet d'aborder l'éthique et la déontologie. Pour un lundi matin, l'apparence ludique de la proposition "dessiner qu'est-ce que cela représente pour moi d'être une femme journaliste dans la région des Grands Lacs?" nous amuse. quinze minutes sont prévues pour la réalisation, dix minutes au groupe pour qu'il puisse s'exprimer et cinq minutes où la dessinatrice dit ce qu'elle a ressenti à l'écoute des retours. A notre disposition de grandes feuilles et des marqueurs de couleur. L'une d'entre nous après quelques minutes dit: *"ce n'est pas facile, j'ai commencé à suer..."*

Cette manifestation corporelle démontre effectivement que notre rôle de journaliste et le poids que celui-ci produit peut nous affecter. Suis-je neutre comme je le prétends ou suis-je le "produit" d'une histoire?... Sur qui puis-je m'appuyer pour ne pas être seule dans mon travail, dans ma lutte contre la violence faites aux femmes? Mes collègues? Ma hiérarchie? Mes consœurs de formation?

**Sylvie** (RDC) affiche impatiente son dessin au mur. Nous commentons...

“ Il y a le monde de la ville et celui des campagnes, l'infrastructure routière n'est pas bonne. ”

“ La voix de cette femme-là peut aller là dans ces maisons et la porter loin. C'est la force d'être journaliste. Elle a de grandes oreilles et doit tout écouter de sa société. La pauvreté et exprimer ce qu'elle ressent pour la société. Elle doit être médiatrice, être attentive à tout ça. ”

“ La femme journaliste n'est pas à l'écart, elle a une belle maison, elle joue un grand rôle. ”

“ Elle a des yeux partout pour bien analyser, bien comprendre. Elle est la voix des sans voix. Elle doit mesurer et concilier le travail et la maison. ”

Sylvie écoute attentivement, acquiesce émue et conclut sur ces mots:

“ La femme journaliste est une femme 1000 bras qui va loin, elle bouge, elle est l'espoir pour trouver les solutions dans toute la région. Elle fait tout, la guerre, son ménage, la famille... ”

Nous sommes bien entre consœurs dans les mêmes réalités professionnelles mais aussi réalités de femmes, de mamans, d'épouses... Nous nous comprenons, nous partageons ces émotions, ces difficultés.

**Nadine** (Burundi) propose son support. Nous nous exprimons, un peu plus détendues, prises par l'envie d'échanger et de se sentir reconnues pour ce que l'on vit et fait. Nadine a un sourire et ses grands yeux sont impatients, fébriles. Elle attend avidement nos retours.



“ Elle a un skateboard pour rouler vite et gagner du temps. Il n'est pas stable, elle peut perdre l'équilibre. ”



“ Elle a des pneus sous ses pieds, pas de moyen mais doit arriver à atteindre ses objectifs. ”

“ Elle doit tout gérer et bien le gérer. ”

“ Les gens écoutent la radio partout. ”

Nadine est soulagée, son message est compris par les autres participantes. Si elle aime son travail, ce n'est pas sans pression. Sur cela aussi, nous nous rejoignons.

“ J'ai dessiné une grosse tête car il faut être forte pour avoir toutes ces nouvelles qui viennent de par ci et par là. J'aime mon travail car je suis aimée par la société et je représente l'espoir mais le métier et le milieu social exige que la femme journaliste soit plus intelligente que les autres femmes. J'ai dessiné la pluie et le soleil, la route, les intempéries car on doit tout supporter pour faire notre métier. On doit rouler vite, c'est pour ça ”



qu'il y a un skateboard mais on peut tomber, se casser la figure... J'ai dessiné un homme qui pleure en écoutant la radio, un qui n'est pas content de ce que la femme journaliste a dit. Les gens n'aime pas qu'on dise la vérité, ne nous cachons pas cette vérité, nous avons des menaces! ”

C'est au tour de **Peace** (Rwanda) d'afficher son dessin. Face à la scène de brutalité, les armes, le stylo, la caméra et le micro sont sur un même pied d'égalité.

Si le silence est bien présent et pesant autour de son support, ce n'est pas faute d'être à court de commentaires mais bien parce qu'il nous renvoie à notre rôle, à l'importance des médias et de notre profession dans les pays qui sont traversés par les conflits.

“ C'est un œil qui a du pouvoir. ”

“ La journaliste en temps de guerre, est aussi en danger. Elle est face à des situations dangereuses où elle peut être menacée ou violée. ”

“ C'est un moyen de montrer et de stopper. ”

Nul besoin de mots, chacune comprend cet engagement. Peace rappelle cette nécessité d'être solidaire pour combattre et dénoncer:

“ *La journaliste peut sentir la souffrance et la dénoncer, donner espoir et affronter les dangers et les maris doivent comprendre que cette femme ne se passe pas de ses obligations de femme et de mère.* ”

Nous concluons sur le fait que nos dessins expriment:

- ▶ **Un manque de moyen:** financier, structurel, de formation, matériel...
- ▶ **Une pression extérieure:** menaces, pression, compétitivité...
- ▶ **Une pression intérieure:** engagement profond, responsabilisation démesurée, surinvestissement personnel y compris jusque dans la sphère privée...

C'est vrai que malgré ces manques notre engagement est profond. Nous débattons longuement:

“ *Que faire avec les propos d'un gouvernement autoritaire qui maintient une paix provisoire? Doit-on encourager la démocratie avertissement de créer un conflit? Faut-il chercher une information si l'on sait que l'on ne la diffusera pas? Comment dire non à une demande d'argent après un entretien avec une victime? Comment ne pas être traumatisée par ce que j'entends?* ”

Nous voilà bien ensemble à échanger, prêtes à nous plonger dans le cœur du travail. Un sentiment d'appartenance et de fierté s'est établi, celui du sens de notre action s'est confirmé.

Samedi matin, nous avons aussi rencontré le **Docteur Nene** chargée des soins physiques des victimes de viol à l'hôpital de Panzi afin d'affiner nos connaissances sur les problèmes physiques liés à ces violences. Nadine relève les points essentiels dans son article.

### **Les victimes bénéficient d'un kit appelé "kit PEP"**

Les femmes qui viennent ici présentent le plus souvent des traumatismes obstétricaux, affirme le Docteur **Nene**. Dans le cas des viols récents, c'est à dire dans les moins de 3 jours ou 72 heures, les victimes bénéficient d'un kit appelé "kit PEP" qui comprend la contraception d'urgence, le traitement préventif contre le VIH/SIDA, mais

aussi un lot d'antibiotiques à large spectre plus ou moins préventifs. Mais elle ajoute qu'une femme qui a été violée et qui contracte une grossesse, si elle est dans la forêt ou si elle accouche à domicile sans aucune assistance médicale ou infirmière, contracte souvent des fistules uro-génitales. Ces fistules sont indirectement liées au viol.

Pour le cas des fistules, le plus grand traitement est l'intervention chirurgicale. Ce sont des interventions très compliquées et très délicates malgré qu'il y ait un grand taux de réussite. Une femme, par exemple, ne peut pas être opérée avant 3 mois de l'accouchement, et s'il y a un échec les médecins doivent attendre encore 6 mois. On peut même parfois rencontrer des femmes qui ont été opérées 4 ou 5 fois.

Dernièrement, nous avons eu trois jeunes filles avec des déchirures au niveau du col et là, nous sommes en train de chercher

un spécialiste. "C'était assez rare, avant on n'avait pas ce genre de cas. Ce sont des traumatismes assez violents pour arriver à déchirer le col" s'indigne la femme médecin. Le problème majeur est que, plus tard, la femme ne pourra plus accoucher par voie basse, que ce soit pour la fistule ou pour le trauma du col, les accouchements devront se passer par une césarienne. Si bien sûr, elles parviennent à avoir une grossesse car la plus grave conséquence est la stérilité.

Nadine

Notre métier de journaliste convient parfaitement au tempérament curieux. Il s'agit d'une manière d'être ouvert et réceptif, disposé à l'écoute des préoccupations qui nous entourent. Le témoignage oral quant à lui a la particularité d'éprouver son sujet, de s'aventurer et d'aller à la rencontre d'un autre que soi.

Cette manière d'être curieux, sensible et attentif doit s'enrichir d'un savoir-faire que, tout au long de l'atelier, nous explorons et apprivoisons. La problématique, il faut le reconnaître, rend nos cœurs lourds et pour clôturer la journée, nous décidons de commencer le repérage des deux entretiens menés, puis d'aller au marché.

Il faut parfois s'accorder un peu de temps pour digérer ces informations comme le soulignait Nadine dans son dessin, il faut être forte pour avoir toutes ces nouvelles...

## Mardi

Le personnel médical rencontré, docteur, infirmière, chirurgien, a largement conscience que si les traumatismes physiques sont lourds, les problèmes psychologiques liés à l'agression, à cette déshumanisation, sont conséquents et à prendre en considération. Le viol plus qu'une arme de guerre est devenu une arme d'humiliation. Honte des violences subies, d'avoir dû, dicté par une morale de survie, être

quelqu'un de différent, honte d'être stigmatisées et rejetées par la société mais aussi honte de ce que l'on a vu, l'horreur d'être un témoin impuissant et dont il faut se souvenir à l'heure du récit.

**La honte ne renvoie pas à la pathologie ou à des questions individuelles, écrit Vincent de Gaulejac, elle renvoie à des questions existentielles, à la question de l'appartenance à l'espèce humaine: "qu'est-ce que l'humain? Comment puis-je m'inscrire dans cette humanité-là?"**


*Je n'ai pas honte de dire, je veux dire tout. Je ne peux pas avoir honte. Avec ma grossesse, en même temps que la maladie gynécologique, je suis depuis 7 mois au centre hospitalier et je ne vois plus ce que je pourrais cacher de ma vie.*

Une femme victime nous dira à ce propos

### Comment entendre cela?

Elle poursuivra

*J'allais acheter des haricots. J'ai rencontré les interahamwe dans la forêt et ils m'ont violée. Les quatre m'ont abandonné à un qui m'a emmené et je suis devenue alors sa femme dans la forêt pour 3 mois. Mais quand ils ont été pillés, comme ils se battent régulièrement, j'ai eu l'occasion de fuir dans un village voisin et au retour j'ai remarqué que j'étais grosse. Le mari a été au courant. Il m'a répudiée. Il ne voulait plus vivre avec moi. Je suis allée dans ma famille, ma famille aussi jusqu'ici ne m'accepte*

 : paroles des femmes victimes

*plus. Je suis en train de me demander comment je vais vivre avec mon enfant. Maintenant, je me sens abandonnée à moi-même. Je n'ai plus de mari, les parents ne veulent plus de moi et j'ai déjà cet enfant. Alors pour vivre, je suis en train d'aller cultiver pour les autres, pour avoir à manger, pour me vêtir. J'ai mis au monde sous césarienne. Mais maintenant la vie après l'opération, je n'ai même plus une vie. J'ai un grand regret, je suis en train de maigrir, je suis vouée à qui, je vais devenir quoi, et mon enfant... L'enfant en lui-même je l'aime parce que je suis sa mère mais je suis en train de me demander quel est son avenir. C'est ça le souci que j'ai pour le moment. Ma tête n'était plus en ordre. Je me sentais déjà vraiment anormale. Je me sentais comme si j'allais piquer la folie.*

### Paroles aidantes

*Ce sont les instructions des assistants psycho-sociaux qui ont convaincu la jeune femme qu'elle restait une personne*

Assistants psycho-sociaux

Une des mains de la jeune femme s'attarde dans l'espace, imitant le tourbillon du temps, comme si de l'étau qui se resserre, seul le vent qui soulève les terres, le chant qui s'élève des gorges, étaient dans leur légèreté un souffle qui transporte. Les conséquences néfastes des violences sexuelles sur les victimes sont nombreuses. Le témoignage de cette jeune femme décrit comment elle est affectée négativement à tous les niveaux: physiquement, psychiquement, moralement, psychologiquement, socialement, économiquement... Nous rentrons tristement à notre hôtel plongées dans nos pensées mais sitôt réunies dans le local de formation, nous ressentons un vif besoin d'échanger, d'exprimer ce qui nous a traversé:

“ Je pensais au viol comme sujet du Congo mais pas comme sujet qui concerne le Rwanda. En tant que femme journaliste qui vient du Rwanda, je me trouve vraiment concernée par ce qui se passe ici. Dès le début de l'atelier, nous avons rencontré des victimes qui disent que ce sont les interahamwe qui sont dans les forêts qui violent et que tout cela est lié au Rwanda. Et quand j'apprends qu'il y a des enfants issus du viol qui ne parviennent pas à trouver aisément la nationalité congolaise puisque leurs pères sont supposés être rwandais, cela me touche beaucoup. Je me demande s'il y a quelque chose que le gouvernement rwandais peut faire? L'atelier me fait beaucoup penser. ”

Pour comprendre et saisir l'ensemble de ce témoignage éprouvant, nous prenons contact avec une psychologue. Retour à l'hôpital de Panzi où nous rencontrons le **Docteur Yvette** et une nouvelle patiente.

Elles nous arrivent dans un état psychologique très critique dit le Docteur Yvette. Il y a beaucoup de signes que les femmes présentent après avoir été traumatisées. Lorsqu'elles nous arrivent, au lieu de s'exprimer, elles commencent à pleurer, d'autres n'arrivent plus à dormir la nuit, elles font des sursauts, des cauchemars, et généralement elles ont tendance à s'isoler...

### Permettre aux mots de se dire

*Les malfaiteurs qui m'ont violée ne me parlaient pas mais quand il s'agissait de parler ils se communiquaient entre eux dans leur langue locale, le kinyarwanda, qu'ils utilisent dans la forêt. Ils faisaient leurs actes comme des sauvages. Je n'ai connu aucun plaisir parce qu'on m'a forcée et*

*devant moi il y avait un fusil et je ne voulais même pas ça. On m'a forcée, je ne pouvais rien faire. Je voulais sauver ma vie. Je n'y ai pris aucun plaisir. C'est comme si on était en train de m'arracher quelque chose comme si on me volait même. Je ne vois pas quel plaisir ils pouvaient trouver à cela.*

Le fait d'être violée est intériorisé comme étant du fait de sa responsabilité. Elle se sent coupable et se justifie. Alors que la personne est victime, la honte intériorisée, lui renvoie l'image d'une coupable. La stigmatisation prend sa source dans ce nœud socio-psychique. La société ne reconnaît pas ces viols, la victime culpabilise. Un long travail de sensibilisation est à mener pour changer ces représentations et rendre à la victime sa juste place dans la société.



## **Nous réservons un accueil chaleureux à ces femmes...**

...poursuit le docteur Yvette, pour les approcher de nous. Après cet accueil, nous les observons et cette observation nous permet de découvrir ce qu'elles ont comme problème, comme traumatisme afin de savoir comment les aider. Ce n'est qu'après que nous pouvons poser telle ou telle autre question.

C'est après ce récit que nous pouvons savoir si la victime est dans un état de dépression, ou de traumatisme moyen, ou encore sans traumatisme.

Sylvie

*J'étais là avec ce seul homme mais il ne me prenait pas comme une personne. Pour moi, je trouve comme un sauvage. Toutes les minutes, il vient, il me viole, il repart. Après quelques minutes, il revient, encore, tout le temps comme ça. Je n'ai pas de paix. Il ne me considère pas comme une personne mais moi aussi je ne le considérais pas comme une personne humaine. Je l'avais pour lui les habits.*

## **Orienter la patiente à trouver en elle la solution à son problème**

C'est après leur observation et leur récit que nous pouvons appliquer notre système de détraumatisation, comme le counseling qui consiste à finir le problème. C'est une technique qui consiste à orienter la patiente à trouver en elle la solution à son problème. Après lui avoir défini le problème, montré les avantages et inconvénients, la patiente peut être capable de trouver la solution et

s'orienter de telle ou telle autre façon. Il y a aussi des activités récréatives c'est-à-dire que nous organisons des sorties avec les patientes, des ateliers de vannerie ou encore de la danse. Ce qui est bien avec ça, c'est qu'à la fin, cela donne de bons résultats!

Sylvie

Les propos optimistes du **Docteur Yvette** nous accompagneront tout au long de la journée et c'est, plus déterminée encore, dans notre lutte contre les violences sexuelles que nous continuons à repérer, monter et agencer les premières séquences du magazine.



## Mercredi

Nous décidons de visiter une autre structure d'aide moins reconnue que celles offertes à l'hôpital de Panzi afin de comparer et réfléchir à différentes réalités: réalités du milieu urbain à celles du monde rural, structures réputées et financées à celles plus intimes, la possibilité d'être plus anonyme à Bukavu, moins stigmatisée... et d'en mesurer les effets.

### On commence par celle-ci?

demande **une assistante psycho-médicale** d'un centre d'écoute. Cette petite phrase, à notre arrivée, nous remplit d'effroi. Elle démontre à quel point nous sommes dans des réalités différentes. Pour elle, c'est son quotidien. Celui d'accueillir chaleureusement et singulièrement chaque victime. Mais celles-ci forment aussi un tout, un nombre croissant ou décroissant selon les périodes. Pour nous, elle est une de nos premières rencontres. Une enfant de six ans dont les propos matures s'opposent parfois à une gestuelle naïve. Un peu d'enfance se réveille dans un biscuit grignoté, un pied qui s'attarde dans la poussière...

*J'avais 4 ans et demi. J'étais à la maison dans la cour. L'homme est venu et m'a appelé pour venir prendre la lettre de papa. Je suis venue vers l'homme et l'homme m'a demandé de me coucher. Et je me suis couchée et puis l'homme a couché sur moi. Après m'avoir connu, il m'a emmenée derrière la maison et il m'a reconnu pour la deuxième fois.*

*Mes parents étaient au champ quand cela m'est arrivé. Mes parents sont venus, ils m'ont trouvée en train de me démener. Je me battais puis-que je me sentais mal. Ils m'ont emmené directement à l'hôpital. On m'a emmené à Bukavu pour avoir les soins. L'homme a été appréhendé et a été emmené à la prison. C'est un homme du quartier que je connaissais mais il n'avait pas de relation avec la famille. Chaque fois, les autres enfants venaient me raconter, me répéter l'histoire. J'allais le dire à ma maman et elle chassait les autres enfants. Après ça, j'ai demandé de quitter le village. Là où je suis, les gens ne savent pas que j'ai été violée, les autres enfants ne savent pas, raison pour laquelle je peux jouer avec eux aisément. Plus tard, je serai religieuse. Je ne veux pas que des hommes fassent la même chose à mes enfants.*

### Ecouter l'inaudible

Le récit se lit dans nos visages défaits, le regard absent, le micro qui pend, nous cherchons ce à quoi nous sommes tous confrontés, des ressources pour entendre l'inaudible, des modalités d'expression pour permettre le dire.

### Etre affectée

A l'écoute de ce type de témoignage au contenu traumatique, nous manifestons de l'empathie, de la compassion. En essayant de comprendre, nous nous identifions à la victime. Nous nous laissons affecter et parfois le restons...

En tant qu'être humain, en tant que citoyen, le récit traumatique touche à nos valeurs, nos fondements philosophiques, métaphysiques... Nous sommes figés par le traumatisme, sorte d'effroi, sorte d'effraction. Une journaliste dira:

💔 *J'étais dans un état de choc, j'ai pleuré à chaque victime. Je n'étais pas sensée pleurer en tant que journaliste, je devais être forte et je suis restée avec cette question: comment les hommes en sont arrivés là? Qu'est-ce qui s'est passé qu'on n'a plus pu contrôler?* 💔



Etre en lien, ensemble, vider son cœur, laisser les émotions se manifester, verbaliser ses ressentis est la meilleure solution pour contrecarrer ces affects dont certains se retrouvent sous l'appellation de traumatismes vicariants. Les assistants psycho-sociaux les connaissent et les ont apprivoisés. Quand l'un d'eux est irrité, épuisé, dépressif, ils organisent une sortie, boivent un sucré et parle de tout et de rien et de ça aussi. C'est ce que nous avons fait! La solidarité interprofessionnelle c'est aussi cela, oser dire, oser se dire.

### Jeudi

Nous avons collecté beaucoup de matières; des entretiens avec des professionnels des soins, des témoignages poignants. Nous sommes en pleine phase d'écoute et de réalisation. Nous avons opté pour un magazine qui raconte le parcours d'une victime pour ce qu'il témoigne du combat à mener pour retrouver sa dignité. Un témoignage oral demande du temps tant dans sa réalisation que dans son traitement. Nous sommes plus habituées aux journaux radiophoniques qui présentent des sujets concis. A chaque heure un journal est présenté, d'autres sujets sont commentés. Nous sommes habituées à travailler vite. Ici, notre

responsabilité est de ne pas utiliser la parole collectée mais bien de lui accorder la place qu'elle mérite.

Il nous manque à présent une introduction, la scène de violence.

### **Le mari et l'épouse causaient aisément dans leur maison, et subitement les bandits arrivent.**

La Troupe théâtrale Mutu ni mutu de la Radiotélévision Nationale Congolaise (RTNC) Bukavu a pour mission de divertir, d'éduquer, et d'informer la population à travers des pièces radiophoniques et théâtrales. Le théâtre étant un programme très suivi par les auditeurs, la troupe aborde les thèmes liés aux différents aspects de la vie et de la société. Elle met un accent sur le mal qui ronge la société dont les violences sexuelles pour y apporter un changement ou mener un plaidoyer auprès des tenants du pouvoir.

Nous avons assisté à l'une de leurs scénettes. Le mari et l'épouse causaient aisément dans leur maison, et subitement les bandits arrivent. Ils ligotent le mari, le tabasse, et amène l'épouse quelque part pour la violer. De retour à la maison, le mari la répudie, car l'accuse d'avoir comploté avec les violeurs.

Le mari: "Tu ne t'approches pas de ma maison!"

Femme: "Mais pourquoi mon mari?"

Le mari: "Tu as comploté contre moi avec ces violeurs"

Une attitude qui a blessé la femme qui espérait plutôt avoir la moindre consolation de la part de son mari. Elle a fondu dans le désespoir total jusqu'au point de demander la mort.

Heureusement, une voisine est venue l'informer qu'il y avait des assistants psychosociaux et un hôpital de prise en charge pour les victimes des violences sexuelles.

La troupe produit donc des pièces, depuis 10 ans, non seulement pour demander que ce phénomène prenne fin, mais aussi pour jouer des médiations afin que la victime recouvre sa dignité et qu'elle puisse réinsérer sa communauté et surtout son foyer. Dans bien des cas, elle est rejetée par son mari, sa famille et son entourage. C'est ce qu'illustre cette pièce jouée lors de l'atelier organisé à l'intention des femmes journalistes des Pays

des Grands Lacs qui les rejoignent, à leur manière, dans cette campagne de sensibilisation.

Dans cette histoire, la victime est partie, elle a été soignée, puis réintégrée dans sa communauté avec joie et sourire aux lèvres.

Agnès



Lobanda Allumani de la troupe Mutu ni mutu

Si la brutalité de la scène est bien visible, le jeu caricatural des comédiens, à l'audition, la rend un rien burlesque. Mais c'est efficace, le message passe. Agnès aussi a un sourire amusé et se propose pour la rédaction de l'article. La prise de son s'avère difficile: cris, coups, déplacements des comédiens ajoutés à un vent malin se font entendre...

### Vivre ensemble

Il nous manquait aussi une conclusion à notre magazine. À l'image de la pièce jouée par le théâtre Mutu ni mutu où une femme victime réintègre sa communauté, nous cherchons et contactons deux associations qui œuvrent à cette fin. Nous rencontrons aussi une femme victime pour qui la vie à quelque peu repris son cours...

Quand nous rencontrons **Sœur Antoinette** de la Commission Justice et Paix, dans un centre d'accueil en milieu rural, elle nous fait directement part de ses préoccupations:

“ Qu'est-ce qui est arrivé? Les civils l'ont aussi copié. ”

### Vraiment les violences sexuelles, les viols particulièrement sont encore en vigueur.

Même les civils ont déjà pris une culture de violer comme ça leurs sœurs, leurs mères, leurs grand-mères; raison pour laquelle, nous, Commission Justice et Paix, nous ne pouvons pas nous contenter de l'assistance psycho-sociale, nous ne pouvons pas nous atteler à l'assistance socio-économique parce que nous savons qu'il y a encore nos sœurs qui sont encore trop traumatisées. Regardez-les comme elles sont en train de pleurer! Cela veut dire qu'il y a encore des blessures. L'histoire est encore fraîche. La stigmatisation est encore là. Raison pour laquelle, nous ne nous fatiguons pas de sensibiliser et d'accueillir les victimes dans les bureaux

d'écoute pour essayer de les détraumatiser et de leur montrer qu'elles restent des êtres humains comme nous-mêmes. Nous sommes en train de faire des plaidoyers pour demander aux autorités, aux chefs coutumiers que nous appelons, aux responsables des différentes couches sociales: qu'est-ce qui est arrivé? Avant la femme du Bushi était vraiment sacrée, personne ne pouvait la toucher. Maintenant, nous ne comprenons pas comment nous commençons à violer ce qui était sacré. Nous-mêmes, nous sommes dans un dilemme, nous sommes en train de passer des journées de réflexion pour comprendre:



Sœur Antoinette de la Commission Justice et Paix

Est-ce qu'on a copié une mauvaise habitude et que l'on a pensé que c'était la meilleure façon de vivre? Puisque même des petits enfants crient "oh, je viens de violer, je viens de violer". C'est une culture maintenant qui est en train de passer des ennemis ou des

malfaiteurs aux populations civiles, aux jeunes et on ne comprend pas et cela nous préoccupe.

Salomé

L'un des premiers centres à faire le premier pas dans l'accompagnement psycho social des victimes du viol, c'est le Centre Olame dans la commune de Kadutu. Odile nous reçoit et explique qu'auparavant, le centre accueillait des victimes directes, qu'elles soient femmes, le plus grand nombre, ou hommes. Quand le Centre Olame a constaté à quel point l'aspect social était négligé et que le retour au village s'avérait problématique, ils ont commencé à chercher des solutions. *S'il est un fait que les victimes ont besoin de soins physiques et psychiques, une fois rétablies et détraumatisées, le retour à la communauté constitue un problème majeur.*

### **L'approche individuelle préalablement incomplète est renforcée par la sociothérapie.**

C'est en 2007 qu'une délégation s'est rendue à Kigali pour un atelier d'échange d'expériences et que la délégation est entrée en relation avec l'église épiscopale de Byumba, au Nord du Rwanda, qui leur a parlé de la sociothérapie. "On a trouvé que c'était aussi nos réflexions mais il nous fallait apprendre comment eux ont géré les problèmes liés à la guerre par rapport aux conséquences des violences sexuelles et par rapport au traumatisme communautaire". Elle rejoint les inquiétudes de Sœur-Antoinette: Nous avons constaté que les malaises sociaux entre autres la désocialisation de la vie communautaire, les conflits permanents,

la culture de la violence ont pris place progressivement. Nous avons alors réaménagé notre approche de travail de l'individu à la communauté. L'approche individuelle préalablement incomplète est renforcée par la sociothérapie. C'est une approche communautaire de reconstitution des liens sociaux et des relations de façon durable. Elle aide à la restauration du capital social (la confiance) constitué des comportements sociaux capables de favoriser l'acceptation mutuelle, la paix, la réconciliation longtemps disparue suite aux crises multiformes et autres effets néfastes des guerres dans la région. Pour atteindre l'objectif visé, le Centre Olame a

Odile Babunga  
du centre Olame de Bukavu



formé certaines personnes dans les villages à cette approche qui vise à reconnecter des personnes ou des groupes de personnes affectées par les conséquences des guerres, des crises sociales et des conflits violents et qui aident les gens à se reconnaître, à se retrouver, à s'accepter et à être acceptés. Avec la sociothérapie, nous sommes à la deuxième

année d'application. Cependant, les résultats déjà atteints prouvent à suffisance qu'elle est une approche pleine de ressources pour restaurer le capital social de façon durable.

Emma-Claudine

Pour terminer notre magazine, nous avons rendez-vous avec une femme qui a retrouvé une apparence de vie sociale. La rencontre se veut discrète, son nouvel environnement ignore sa blessure. Voilà en effet souvent le prix à payer pour se réinsérer, pour revivre, tenter de reconstruire.

Là où nous t'avons rencontrée, tu étais à l'ombre d'une pailote. Tu semblais abandonnée, repliée dans les motifs du tissu qui entourait tes hanches. Ta nuque légèrement baissée, tu nous adressais de temps à autres un regard rempli d'espoir. Ta voix douce et fluette exprimait la force du courage.

*J'ai eu la force grâce au gens qui m'ont pris en charge, les infirmiers, les assistants qui m'ont prodigué des conseils pour me dire que même si j'avais été violée, ce n'était pas la fin du monde. "Si tu récupères, tu peux encore exercer une activité qui te permettra de vivre comme toutes les autres personnes" me disaient-ils. C'est comme ça que j'ai commencé à vendre du savon, du sucre et du lait. J'ai mon mari avec moi, celui avec qui j'ai fait le mariage civil et religieux. C'est le même mari, celui que j'avais avant qu'on me viole. Il m'a acceptée parce qu'il s'est rendu compte que, non, c'était indépendant de ma volonté. Lui a accepté. Ses frères, les membres de sa famille, lui ont conseillé de me répudier mais lui, a dit non!*

Presque à terme d'une grossesse désirée, elle est agressée dans la forêt en compagnie d'un oncle avec lequel elle se rendait au marché. Elle perd connaissance, perd l'enfant. Elle éprouve de fortes douleurs. Tant de douleurs qui ne lui feront plus connaître la joie d'être mère.

A notre départ, une de ses mains a cherché à nous faire un signe. Et tandis que nous nous éloignons, le poids de son histoire nous rattrapait.



**Mathilde Muhindo**  
Directrice du Centre  
Oleme à Bukavu

- ▶ Par ton témoignage,
- ▶ Par vos témoignages, vous êtes devenues celles qui symbolisent notre promesse, celle de vous dire, vous raconter et que résonne nos voix pour que vous ne soyez oubliées.

Très émue, l'une d'entre nous dira, à la fin du montage, pas peu fière du résultat:

“ Le sens que je donne à cette formation est très positif, du fait qu'elle aura pour moi un impact social vu que le magazine qui en est sorti va ressortir la solidarité des femmes des médias de la région des Grands Lacs. ”

C'est un projet qui nous unit.

Ce besoin pour chacun, témoins et journalistes, à donner un sens à la souffrance, à s'interroger sur l'espèce humaine et d'oser chercher ce sens se révèle être un point crucial dans notre engagement à mener cette campagne. Il est donc essentiel d'accorder à notre métier de journalistes, de témoin du témoin, de la valeur et du sens car la transmission est au cœur de ce qui nous lie et de ce que nous voulons instaurer pour créer la **Cité des Hommes**.





## TEMOIGNAGE ORAL :

### *Carnet de pratique*

- Préparer un entretien
- Prendre contact
- L'entretien, une relation interpersonnelle
- Les questions où comment entrer en relation
- Monter
- Mettre à l'antenne





Adolphe Mirindi  
assistant psychosocial en milieu rural

Préparer un entretien.

## PRÉPARER UN ENTRETIEN.

Un objectif exprimé par les participantes, en ce début de formation, est de *pouvoir produire un magazine qui trouve des solutions d'éradication des violences faites aux femmes*. En premier lieu, je dois connaître ma matière. Je m'informe, me documente. Je téléphone à des spécialistes, des personnes de références, j'écoute mes consœurs, bénéficie de leur connaissance du terrain, je lis beaucoup et peu à peu, j'appréhende le sujet dans toutes ses composantes, qu'elles soient historiques, sociales, culturelles, médicales, psychologiques... Nous allons rencontrer un personnage phare dans la lutte contre les violences faites aux femmes: le **Docteur Denis Mukwege**. Son emploi du temps chargé lui permet de nous accorder une vingtaine de minutes tout au plus. Elles seront précieuses! A nous de cultiver au préalable notre savoir. Qu'est-ce qu'une fistule uro-génitale? Le traitement de prévention du *Kit Pep* est-il performant? L'Hôpital de Panzi est-il équipé



**J'ai appris à travailler  
en équipe mais en  
restant toujours  
indépendante dans  
mes idées**

pour faire face aux différents traumatismes rencontrés? Il s'agit d'un entretien où j'utilise le temps qui m'est accordé pour poser des questions pertinentes en vue d'approfondir le sujet et non en vue de le découvrir. Une telle préparation permet de quitter le jeu des questions et réponses et d'entrer dans une véritable conversation, instructive pour les deux parties. "J'ai appris la variation des sources" dit une participante pas peu fière de la compréhension acquise du sujet. Ce que confirme sa collègue avec une précision de taille "J'ai appris à travailler en équipe mais en restant toujours indépendante dans mes idées". Un des fondateurs du témoignage oral en Grande-Bretagne, **Paul Thompson**, disait ceci: "Plus on a des idées claires sur ce que l'on cherche à comprendre et sur la bonne manière de le demander, plus on pourra en apprendre quel que soit l'informateur".

En témoignage oral, il serait illusoire d'attendre du témoin qu'il fournisse des éléments de type objectifs et de *faire avec*. Le témoin

a besoin de savoir que je suis quelqu'un de confiance, c'est-à-dire que j'ai une certaine connaissance de ce qu'il a vécu et souhaite partager. C'est là tout l'intérêt, entrer dans son univers de références pour comprendre comment il vit et interprète les événements. Une préparation partielle ne me permettrait pas cette compréhension du monde de l'autre car j'épouserais ses propos sans découvrir son point de vue.

**Préparer un entretien, c'est:**

- **oser** la curiosité bienveillante et constructive
- lire, **se renseigner**, se documenter...  
s'enrichir personnellement
- **appréhender** une problématique dans sa globalité et ce avec pour objectif d'accéder à la compréhension du monde de l'autre
- venir lors de l'entretien pour **comprendre**  
non pour se renseigner



*Prendre contact*

## PRENDRE CONTACT

Nous avons rencontré des spécialistes et des personnes de références. Nous étoffons notre connaissance du sujet. Le temps est venu pour nous de rencontrer des victimes et de récolter leur témoignage. Prendre contact avec une personne ressource, un professionnel, c'est-à-dire un médecin, un juriste, un psychologue, nécessite de s'identifier clairement et d'exprimer le plus précisément possible mon objectif. Je m'adresse à eux pour la fonction qu'ils occupent. Là n'est pas le cas avec un témoin. Je m'adresse à lui parce qu'il a vu ou vécu un événement qui retient mon attention journalistique. Lorsqu'il témoigne, c'est de lui qu'il parle. C'est une part de son intime. Prendre contact nécessite alors de s'identifier clairement, d'exprimer le plus précisément ses motivations mais aussi d'entendre et d'accepter les réticences, les inquiétudes exprimées.

**Je m'adresse à lui parce qu'il a vu ou vécu un événement qui retient mon attention journalistique.**



Nickel

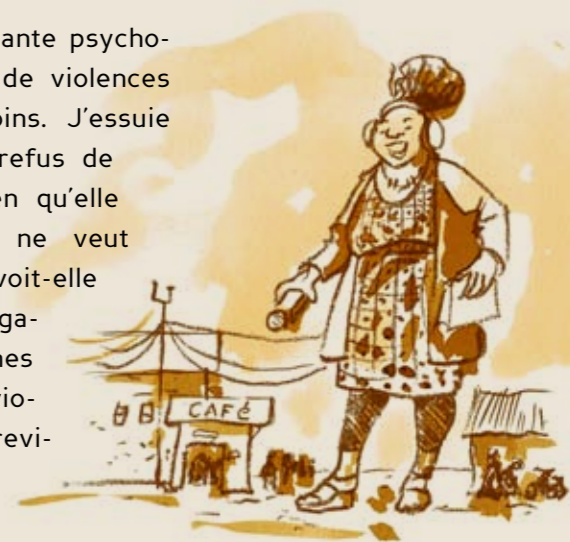
**Le non n'est peut-être pas spécialement lié à ma demande ou mon savoir-faire.**

Pour être pertinente, une communication téléphonique, elle aussi, se prépare. Dans la majeure partie des cas, je vais prendre contact avec un témoin via une association ou une institution, que ce soit un hôpital ou un service d'accompagnement. Imaginons que j'essuie un refus au téléphone. Je note comment cela s'est passé. Les faits mais aussi comment je l'ai ressenti. Le non n'est peut-être pas spécialement lié à ma demande ou mon savoir-faire. Le noter permet d'analyser ce qui s'est passé et comment je l'ai interprété. Il est tout à fait normal de rencontrer des refus en témoignage oral, refus qu'en tant que journaliste nous avons perdu l'habitude d'essuyer. Hier soir, lorsque je parlais de cet intime que le témoin dévoile, du fait qu'il n'est pas simple de trouver les mots pour l'exprimer, un expert présent à l'atelier, très ému, a dit ceci : *"Cela m'invite à réfléchir. Ça nous amène à accorder aux autres le droit d'être victime. Cela nous ramène dans notre vie. Ici, on se met à la place de la victime. Souvent, on arrive comme des extra-ter-*



*restres, éloigné du vécu du sujet car c'est difficile de se retrouver face à ce qu'on n'aime pas".* Je trouve ces paroles d'une grande pertinence.

Je prends un exemple. Je m'adresse à une assistante psychosociale dans un service d'écoute pour victimes de violences sexuelles en vue de rencontrer quelques témoins. J'essuie un refus, ce n'est pas agréable. Cependant, le refus de l'assistante psycho-sociale peut dépendre du lien qu'elle entretient avec son institution, l'hôpital. Elle ne veut peut-être pas attirer l'attention ou peut-être voit-elle ma demande comme une enquête, une investigation dans laquelle elle peut craindre que les victimes soient identifiées, stigmatisées. Dans le cas des violences faites aux femmes, témoigner c'est aussi revivre l'événement traumatique. Une victime dira





"...Pffftt... avec la guerre, cela n'a pas été facile... donc ce qu'on a vécu, quand on redit, c'est comme si on revivait la situation, c'est pas du tout facile... alors...". Par son refus, l'assistante psycho-sociale prend soin de la victime, elle la préserve peut-être. Un non ne s'adresse peut-être pas à qui je suis ou comment je me suis présentée. Ce sont des éléments qui me font entrer plus intimement dans le sujet de mon témoignage, non pas comme un extra-terrestre, mais bien comme un humain qui cherche à comprendre ce qu'a vécu un autre humain.

Bref, je n'oublie pas de noter dans mon calepin qui j'ai appelé et quand, comment ma demande a été perçue, un refus ou une rencontre, cela me permettra d'affiner ma manière d'être. En tant que journaliste, nous oublions parfois qu'obtenir un rendez-vous n'est pas un dû et que le témoignage oral demande certaines

habilités relationnelles. Le témoin, en l'occurrence la victime de violences sexuelles, doit sentir que je suis un partenaire fiable. Il doit être assuré de ma fiabilité morale et relationnelle. Dès le premier contact avec un témoin, le travail de souvenance commence. Le témoin va repenser l'événement pour lequel je le contacte et va réorganiser son récit, le scénariser en vue de le socialiser. C'est à moi qu'il adressera son récit, je deviens en quelque sorte son adresse, le média par lequel va se transmettre son témoignage. Dans ce sens, le premier contact, fût-il téléphonique, est primordial. Le témoin va déjà se faire une idée de qui je suis au ton de ma voix, aux mots utilisés... En fonction de la représentation qu'il se fera de moi, aimable ou prétentieuse, à la recherche d'un sujet ou impliquée, s'il accepte, il adaptera son récit, sélectionnera et organisera ses propos en fonction de cette première impression.

**C'est à moi qu'il adressera son récit, je deviens en quelque sorte son adresse, le média par lequel va se transmettre son témoignage.**

L'enjeu est donc de taille lors de cette première rencontre, je suis sincère tout en rassurant le témoin quant à mes intentions...



**La prise de contact**, c'est:

- aller à la **rencontre du témoin**, via une institution, un service, qui vise au bien-être de ce témoin
- s'identifier clairement, **exposer sa demande** et la clarifier au besoin
- prendre conscience que nous entrons dans **l'intime** de notre témoin
- envisager les **conséquences** du récit sur le témoin et son environnement. Je dois veiller et m'assurer que son témoignage ne jouera pas en sa défaveur et donc parfois renoncer à poursuivre la rencontre.



*L'entretien, une relation interpersonnelle*

L'ENTRETIEN,

UNE RELATION INTERPERSONNELLE

Nous prenons la route pour aller à la rencontre de femmes victimes dans un centre d'écoute situé en milieu rural. Ces récits seront un des éléments du magazine final. Nous avons opté pour un 28 minutes et une somme d'éléments mis en lien, articulés pour permettre une compréhension globale du sujet au lieu d'un entretien fleuve. Le sujet est vaste, la problématique complexe. Quelques personnes de références ont déjà été enregistrées lors d'entretiens disons plus classiques. Le magazine se profile.

Dans l'idéal, je souhaite être seule avec le témoin ou accompagnée d'un technicien. Je ne souhaite pas la présence d'un représentant de l'association dont dépend la personne. Je cherche une parole non retenue, non dépendante de cette institution. Je souhaite comprendre comment le témoin vit et perçoit les événements

**Dans l'idéal,  
je souhaite être seule  
avec le témoin.**



**J'exprime à nouveau très clairement le pourquoi de ma présence, sur quoi je souhaite informer. Ma demande est professionnelle et ciblée.**

passé et du présent. J'essaie d'entrer dans son univers et sa manière de raisonner. Je suis loin des discours officiels et attendus. J'écoute au plus près de ce que disent les personnes.

J'exprime à nouveau très clairement le pourquoi de ma présence, sur quoi je souhaite informer. Ma demande est professionnelle et ciblée. Je m'assure que le message est clair et que la personne y répond. En écoute testimoniale, il est important d'immédiatement se conformer au cadre et à la finalité, même s'ils sont implicites. Je dois pouvoir résister à des attentes, qu'elles soient d'ordre matériel ou thérapeutique, qui ne correspondraient pas à mon mandat. Je dois aussi m'assurer que le témoin peut revisiter son histoire sans que celle-ci ne le mette en péril. Les entretiens compréhensifs sont fondés sur le recueil d'informations qui dépendent de la subjectivité des acteurs. Un récit de vie, ce n'est pas la vie, c'est une vie racontée, reconstruite. De plus, c'est à



moi qu'elle est racontée et donc qui je suis va induire une forme à cette histoire. Je ne raconte pas un événement de la même manière à mon rédacteur en chef ou une copine. Il s'agit bien d'une relation où, au cours de l'entretien, nous allons opérer des choix à partir de ce qui fait sens pour nous, c'est-à-dire l'un et l'autre, et nous construisons un récit. Je pourrais dire que le témoin valide les hypothèses, les questions ou les relances que je lui propose, non pas uniquement en fonction de la vie réelle telle qu'il l'aurait vécue, mais également selon la cohérence de ce que je propose. Je parle de co-construction.

Tout au long de l'entretien, j'accorde une attention particulière à la communication exclusivement verbale car en studio seule celle-ci fera sens. Le port du casque m'assure la qualité sonore de l'enregistrement, et m'évite de découvrir en studio les interférences liées au vent, aux téléphones portables, moteurs de

**Je ne raconte pas un événement de la même manière à mon rédacteur en chef ou une copine ou ma sœur.**

**L'entretien clos,  
la matière est  
sous ma responsabilité.**

réfrigérateurs... Je veille à rester en contact visuel avec mon témoin. Ses expressions en disent long sur comment il vit ce retour à l'événement. Je prends soin de lui, respecte ses résistances, ses silences... Je lui manifeste ma compréhension, mon empathie... Ensuite, je prends le temps de quitter le témoin et je l'assure de mon respect quant à l'utilisation de sa parole. Je m'engage à ne pas exploiter son récit en dehors du cadre émis et à supprimer tout passage qu'il regrette avoir prononcé. L'entretien clos, la matière est sous ma responsabilité.



**Un entretien, c'est:**

- avant tout une **relation interpersonnelle** dans un cadre institué: libre implication, écoute bienveillante, respect
- une **écoute centrée** sur la personne
- **être au clair** avec sa posture et ses intentions, rester ciblé sur la finalité de mon objectif



*Les questions  
ou comment entrer en relation*

## LES QUESTIONS

## OU COMMENT ENTRER EN RELATION

Comment mener un entretien avec un témoin et de surcroît victime de violences sexuelles? L'entretien s'apprend essentiellement par la pratique.

En tant que journaliste, l'idée qu'il existe des techniques d'entretien est fortement répandue. Nous apprenons à aller directement à l'essentiel: Qui? Pourquoi? Comment? Nous évitons les questions inductives, les digressions de l'interviewé, et privilégions les questions fermées ou semi-fermées qui nous permettent d'être plus efficace et de mieux maîtriser le processus. Nous représentons un savoir-faire qui influe sur l'entretien.

En témoignage oral, il n'y a pas réellement de recettes pour conduire un entretien. Il n'y a pas non plus de bonnes questions

**L'entretien s'apprend  
essentiellement  
par la pratique.**

**Il n'y a pas de questions à poser, il y a à échanger et l'échange est permis grâce à un cadre protecteur**

permettent d'obtenir de bonnes réponses. L'essentiel est d'établir une relation interpersonnelle et de gagner la confiance de mon interlocuteur. A vrai dire, il n'y a pas de questions à poser, il y a à échanger et l'échange est permis grâce à un cadre protecteur: celui de nos trois fiabilités. Pour rappel:

- **Une fiabilité morale**, c'est la conscience et l'éthique, sorte de contrat moral qui assure et rassure le témoin quant au bon usage de son témoignage.
- **Une fiabilité relationnelle**, c'est-à-dire le contrat et le cadre
- **Une fiabilité de connaissances**, un vocabulaire est à acquérir, celui des lieux, des noms propres... Le témoin a besoin de sentir que vous savez de quoi il parle.

En témoignage oral, je privilégie le savoir-être et l'écoute centrée sur la personne, la reformulation. Là ne veut pas dire qu'il n'y a pas un axe à suivre. Je structure les objectifs et je note même



mentalement quelques questions ou points précis que je souhaite aborder mais je ne guide pas mon interlocuteur vers un objectif prédéterminé avec des questions préétablies.

La pratique du témoignage oral s'inscrit dans les méthodes dites qualitatives. Elles ont la particularité de considérer les phénomènes humains comme des phénomènes de sens. C'est une approche dite compréhensive où les entretiens semi-directifs et les entretiens non directifs sont privilégiés. Non directif ne signifie pas anarchique. J'ai, forte du travail préparatoire mené, déterminé un angle, une question large sur laquelle je vais inviter le témoin à raconter son récit. Je m'appuie sur les motivations du témoin à faire part de son récit pour mener l'entretien, le laissant s'aventurer dans son récit et me guider là où il lui semble bon aller. Le journaliste maîtrise le déroulement de l'entretien, le processus.

**Je vais inviter le témoin à raconter son récit.**

**Tout dépend de ce que je veux mener comme entretien et avec quelle finalité. Il s'agit de stratégie.**

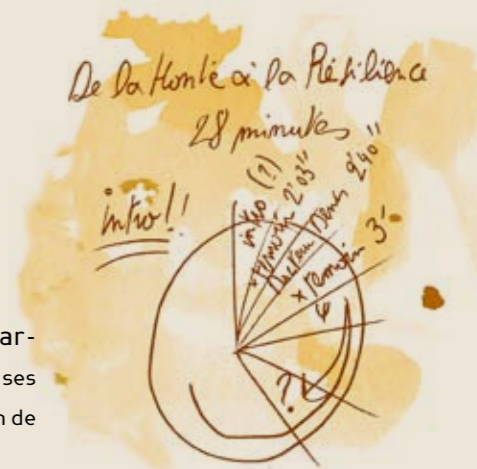
Je privilégie les questions dites ouvertes ou qualitatives: Comment avez-vous vécu cette situation? Comment ressentez-vous le fait que... ?

D'autres questions dites fermées amèneront des réponses plus concrètes, d'ordre quantitatif: Combien étiez-vous? Où êtes-vous domicilié? **Une question fermée** se définit comme une question dont toutes les éventualités de réponses sont prévues et proposées explicitement. Ces questions laissent peu de place à une relation, la personne accepte de répondre ou pas. Elles sont nécessaires pour clarifier certains propos qui me paraissent confus. Toutes les questions, inductives, alternatives ou autres, ont leur pertinence. Tout dépend de ce que je veux mener comme entretien et avec quelle finalité. Il s'agit de stratégie.

Si certains types de questions amènent une manière de répondre, elles induisent aussi des attitudes. Les types de questions et les

attitudes qu'elles induisent pourraient se classer sur un axe partant de l'intérêt pour le point de vue du journaliste (réponse à ses questions) pour aller vers le point de vue du témoin (compréhension de ce vécu singulier).

**Une question investigatrice**, plus journalistique par exemple, peut paraître inquiétante pour un témoin. Là encore, rien n'est tout bon ou tout mauvais. La question investigatrice permet de recueillir l'information, de comprendre les faits mais elle peut être perçue comme inquisitrice et rappeler, par le jeu des questions et réponses, un interrogatoire. Elle peut induire une attitude de repli, un sentiment d'inquiétude, ce qui peut en cas de traumatismes nuire au témoin. **Les questions compréhensives** quant à elles, basées sur la reformulation, vont donner le sentiment au témoin d'être écouté, compris. Elles vont diminuer le sentiment de solitude du témoin et l'inviter à poursuivre, approfondir sa





réflexion. C'est une écoute qui traduit l'explicite sans jugement, sans évaluation.

Ce qu'il y a de merveilleux dans cette relation et qui en fait toute sa richesse, c'est que deux personnes qui se connaissent à peine se rencontrent, échangent et puis se séparent. Est-ce là une des raisons pour lesquelles la personne s'engage dans le récit de leur vie? Parce que je suis de passage, elle s'autorise à dire... "*C'est la première fois que je dis tout ça*" ou "*si j'avais su que je parlerais de ça avec vous...*". Combien de fois vais-je l'entendre?

### Les questions:

- ont pour objet de clarifier les propos, la reformulation de m'assurer de leur compréhension, d'**approfondir** la réflexion.
- Je ne questionne pas mon témoin avant l'enregistrement. Il risque de préparer l'entretien et son témoignage perdra toute la richesse de sa spontanéité. Mais j'**exprime très clairement** ma demande et sur quoi je souhaite informer.
- Je veille à la **qualité** de mes questions (claires et brèves) afin qu'elles puissent au besoin être situées dans le montage.



## Le montage

### LE MONTAGE

Le travail du journaliste en témoignage oral ne se limite pas à créer un cadre sécurisant où la personne pourra se confier: le tri de ses propos et de leur montage permet également de conjuguer les dimensions descriptives et affectives.

#### Repérer la matière

Celui que j'écoute dans l'intimité du studio n'est pas celui rencontré, les émotions sont autres. D'autres informations se font jour, pistes inexplorées. Le plaisir éprouvé est identique. Il faut jongler avec deux perceptions, celle liée aux souvenirs de la rencontre, impression faite, et celle plus concrète, distanciée, liée à la voix enregistrée.

C'est elle, cette voix, le support qui va informer l'auditeur. Je suis imprégnée de l'univers de la personne rencontrée, je me centre sur les mots prononcés. Me disent-ils qui j'ai rencontré?

**Celui que j'écoute dans l'intimité du studio n'est pas celui rencontré, les émotions sont autres.**

**C'est une véritable implication où je cherche à comprendre l'univers de cette personne.**

Et je navigue dans ces différentes dimensions pour prendre la meilleure décision de montage. Je prends beaucoup de notes. Cette parole, que me dit-elle? Pourquoi ce mot? Que me dit-il? A qui la personne s'adresse-t-elle? Pourquoi le dit-elle comme cela? C'est l'aventure des non-dits, des *entre les phrases...* C'est une écoute profonde où la motivation est de bien comprendre ce qui m'a été donné en vue d'extraire un morceau significatif. C'est une véritable implication où je cherche à comprendre l'univers de cette personne.

#### **Montage**

Le montage numérique a considérablement modifié et simplifié cette phase importante du travail, laissant parfois rapidité et facilité prendre la place de la réflexion. J'accorde du temps au montage et aborde cette phase de travail avec beaucoup de rigueur. C'est exactement comme une histoire à reconstruire. Il faut avant

tout la comprendre, en respecter le sens et l'organiser par segments en vue d'en faciliter la transmission. *"J'aime la façon de produire un magazine en procédant par des repérages d'éléments, puis le montage... J'ai appris à respecter le rythme de la parole et hiérarchiser les segments avec logique. C'est différent, ça ne prend pas vraiment plus de temps et le résultat est mieux"* dit une participante satisfaite de son travail.

Je n'oublie pas qu'un extrait de cette histoire individuelle va être



Photo de Jenny Matthews



**J'ai un profond respect pour celui qui m'a accordé un droit de visite dans son histoire.**

diffusé dans des sphères diverses, une cuisine, une station d'autobus, un salon de coiffure... Je prends soin de la personne en me demandant ce qui est partageable, exemplatif. Je me sens responsable de ce qui m'a été confié. J'ai un profond respect pour celui qui m'a accordé un droit de visite dans son histoire.

**Monter**, c'est:

- s'engager dans une **écoute profonde** et respectueuse.
- sélectionner et **hiérarchiser** les propos.
- maintenir **l'axe** du reportage.
- donner sens à un **récit** désordonné.
- ne pas manipuler la matière obtenue, ne pas déformer le sens des propos.



## Mettre à l'antenne

### METTRE A L'ANTENNE

L'atelier se termine. Il nous reste à fêter sa fin. Chaque participante repart, avec dans ses bagages, un magazine de 28 minutes. Enrichies par les échanges du travail collectif, entre le journaliste et les témoins mais également entre consœurs, elles envisagent un avenir à leurs nouveaux acquis: *"Je me sens enrichie avec ces échanges, dans les prochains jours, je vais essayer et écouter comment les autres travaillent, même en Europe"* dit l'une suivie tout aussitôt par un autre commentaire: *"Je suis réjouie de voir qu'il est possible de faire un magazine comme ça et je vais l'appliquer. Avant, j'écoutais RFI et je me disais, eh, comment ils font ça. Maintenant, j'ai compris. Je ne sais pas si je saurai mais je vais essayer"*. Une troisième conclut: *"Je vais produire d'autres magazines et même l'apprendre aux stagiaires que nous recevons"*.

Reste l'écriture du chapeau ou lancement du magazine et la mise à l'antenne. Je privilégie des phrases courtes et au présent. Je



remémore l'ambiance, les émotions ressenties lors de l'enregistrement pour accorder le ton de ma voix au sujet du reportage. Je dis l'essentiel c'est-à-dire ce qui me permet d'introduire le sujet. Ce n'est pas un billet. Il s'agit d'intéresser les auditeurs à ce qui va suivre et non d'en dévoiler le contenu. Ce sont des éléments d'ordre factuel: Qui s'exprime? A quel titre et pourquoi?

J'extrais des sons d'une durée de une minute et les propose aux différents journaux d'information qui précèdent la diffusion du magazine. Cela peut être un passage non repris dans le montage final. Ces sons d'une minute préparent l'auditeur à l'écoute d'un plus long format, aiguissent sa curiosité et démontrent toute l'importance du traitement du sujet.

**Mettre à l'antenne, c'est:**

- **présenter** les éléments qui introduisent le reportage finalisé
- un style à la fois concis et attrayant qui **aiguise la curiosité**

## Bibliographie

**GUINAMARD**, Louis. (2010).

Les survivantes. Femmes violées dans la guerre en République démocratique du Congo. Paris: les éditions de l'Atelier.

De **GAULEJAC**, Vincent in **DELORY-MOMBERGER** Christine et **NIEWIADOMSKI** Christophe. (2009).

Ouvrage collectif: Vivre/Survivre. Récits de résistance. Paris: Téraèdre.

**SERET**, Isabelle in **TREKKER** Annemarie. (2009).

Ouvrage collectif: Récit de vie, des pratiques qui se racontent. Tellin: Editions Traces de vie.

**JOSSE** Evelyne, [www.resilience-psy.com](http://www.resilience-psy.com),

pour la générosité de ses apports et notamment son article "Ils sont venus avec deux fusils".

## Bibliographie pédagogique

**WAINTRATER**, Régine. (2003).

Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre. Paris: Editions Payot.

**PANOS**. (1999).

Porte-voix, guide pratique pour l'implémentation de projets de témoignages oraux.

**BERTAUX**, Daniel. (2005).

Le récit de vie, l'enquête et ses méthodes. Espagne : Armand Colin.

**BEAUD** Stéphane et **WEBER** Florence. (2010).

Guide de l'enquête de terrain. Paris : La découverte

De **BROUCKER** José et **HIRSCHAUER** Emmanuelle. (2010).

Pratique de l'information, les fondamentaux. Paris : Victoire éditions.



## Remerciements

Dans la phase préparatoire, nous remercions **les assistantes sociales du Service social Liège Ouest** pour m'avoir offert un espace de paroles avec des femmes réfugiées de la région des Grands Lacs ainsi que **Caroline Petiaux** pour le partage de son expérience au sein de l'association Justice et Démocratie.

Nous remercions tout particulièrement **Lise Poirier Courbet**, membre de l'Institut International de Sociologie Clinique, pour le partage de sa recherche sur les effets et les processus de reconstruction après des traumatismes violents dont le viol, et **Emmanuel Gratton**, du même institut, pour son soutien lors de l'élaboration du projet pédagogique.

Dans la phase rédactionnelle, nous remercions **Francis Loicq**, sociologue clinicien, **Olivier Nederlandt**, chef d'éditions à la RTBF et **Roland Prévot**, médiateur généraliste, pour leur lecture attentive.

## Présentation des 3 associations partenaires

- **Association burundaise des femmes journalistes (AFJO)**

AFJO a pour mission d'assurer la promotion de la femme dans les médias burundais. L'association contribue également au renforcement des capacités professionnelles des femmes journalistes au Burundi.

Bujumbura - Burundi

Tél: + 257 799 44 103

Email: abfjo@yahoo.fr

- **Association rwandaise des femmes des médias**

*Rendre l'égalité des genres possibles au Rwanda*

ARFEM a pour mission de défendre et protéger les droits des femmes journalistes au Rwanda ainsi que renforcer leur capacité professionnelle. Constamment, ARFEM veille à la présence des femmes dans le débat public ainsi qu'à leur accès régulier aux médias. L'association assure également un plaidoyer permanent pour améliorer la condition de la femme dans la société rwandaise.



Kigali - Rwanda - Tél: + 250 78 838 38 00

Email: mbx12@yahoo.co.uk

Site internet: www.arfem.rw

- **Association des femmes des médias du Sud-Kivu**

*Promouvoir et défendre les droits de la femme à travers les médias*

AFEM/SK œuvre à la promotion de la femme congolaise à travers les médias.

Via ses différents projets, AFEM/SK informe les femmes sur leurs droits, facilite leur implication dans les initiatives en faveur de la paix et milite pour l'égalité des genres.

AFEM/SK réalise sa mission à travers des programmes de formation et des actions de plaidoyer. Composée essentiellement de femmes de médias, AFEM/SK produit et diffuse également de nombreux programmes et reportages assurant la promotion de la femme dans les médias locaux.



Avenue Kasongo n°06

Bâtiment CIMS

Bukavu - RDC

E-mail: afemsk2003@yahoo.fr; info@afemsk.org

+ 243 813180007

Site internet: www.afemsk.org

Cette ouvrage a pu connaître le jour grâce également

- aux 9 journalistes

Burundi **Josélyne Kwizera**  
**Salomé Ndayishimiye**  
**Nadine Muhorakeye**

Rwanda **Peace Hillary**  
**Emma Claudine Ntirenganya**  
**Tijara Kabemba**

RDC **Sylvie Bora Rubenga**  
**Pascaline Zamuda**  
**Agnès Sadiki**

- aux nombreuses photos d'**Isabelle Seret**
- à la mise en page de **Pascale Rangé**
- aux illustrations de **Jacques Flamme**
- à la photo de couverture de **Robin Hammond**



Chaque jour, les journalistes des trois associations partenaires veillent à la présence des femmes dans les médias: pour faire entendre leur voix et pour protéger leurs droits.

Retrouvez leurs reportages ainsi que les productions de cette campagne sur:

- ▶ [www.mediathequepanosparis.org](http://www.mediathequepanosparis.org) - Projet 'Ondes des Grands Lacs' (OGL)
- ▶ [www.afemsk.org](http://www.afemsk.org)
- ▶ [www.arfem.rw](http://www.arfem.rw)